



Culture

À la Conciergerie et à la Chapelle expiatoire, à Paris, la plasticienne s'expose avec des peintures, des sculptures et une performance à vivre en direct. Rencontre avec une artiste qui cherche et ose.

L'ACTE DE PEINTURE DE LYDIE ARICKX



LYDIE ARICKX travaillant un projet d'affiche pour la Conciergerie.

Itinéraire de Lydie Arickx

1954 Naissance à Villecresnes (94), de parents d'origine flamande.

1974-1978 École supérieure d'arts graphiques Penninghen, à Paris.

1979 Première exposition personnelle à la galerie Jean Briance.

1988 Première exposition à New York, aux côtés de Francis Bacon (galerie Amaury Taittinger).

1991 Installation dans les Landes.

1999 Exposition dans le cloître pour le 800^e anniversaire de la Jurade de Saint-Émilion (33).

2012 Exposition au Couvent des cordeliers à Paris.

2015 Trois expositions et une performance à Roubaix (59).

expositions

Écorchée, brute et délicate à la fois, l'œuvre de Lydie Arickx percute l'œil et transperce l'âme. Cette petite femme aux allures de lutin peint sur de très grands formats et sculpte des pièces monumentales. De son havre landais au bord d'un lac, entourée de pins, l'artiste de renommée internationale, qui travaille de concert avec son mari, le photographe Alex Bianchi, et son fils César, écoute les grondements du monde. À pleines mains, elle s'empare du corps écartelé entre plaisir et douleur, et de la souffrance de l'homme voué à la mort pour en faire un hymne à la vie. Peuplée de chairs meurtries d'une beauté saisissante, depuis 40 ans, son œuvre lucide – dont des pièces figurent dans les collections nationales (musée d'Art moderne de la ville de Paris, Centre Pompidou, Palais de Tokyo...), d'autres dans l'espace public (hôpital Paul-Brousse de Villejuif, notamment) – explore sans cesse de nouvelles formes et de nouveaux matériaux. Sa démarche sonne comme un appel à la vigilance ; elle la revendique comme un geste d'espérance. En cette rentrée, le Centre des monuments nationaux lui confie deux espaces parisiens de mémoire.

LA VIE. Comment allez-vous prendre possession des lieux chargés d'histoire que sont la Conciergerie et la Chapelle expiatoire dédiée à Louis XVI et Marie-Antoinette ?

LYDIE ARICKX. À la Conciergerie, je réaliserai devant les visiteurs une performance sur de longues cimaises ; Alex ou César filmeront, les visiteurs pourront ainsi voir l'œuvre se faire d'un jour à l'autre. Seront aussi exposés quatre grands tableaux, ainsi qu'un peuple de sculptures en graphite. Il s'agit d'un travail autour de la mémoire des

peuples et de l'homme ; une réflexion sur la conscience et la mue. Ce qui me pose question, c'est comment, de génération en génération, de société en société, depuis la préhistoire jusqu'à aujourd'hui, nous sommes toujours en guerre, en conflit, en quête. À force de marches avant et arrière, l'homme semble ne jamais parvenir à se détacher de son état intrinsèque. Il a beau avoir accès au savoir et à la conscience, jamais il ne parvient à muer, et sans cesse l'humanité revient à une forme de chaos. Et l'on a beau idéaliser l'homme par la foi, la religion, l'art et tout ce qui nous donne accès à une sorte de transcendence, on finit toujours par retomber sur cette membrane, cette incapacité d'élévation.

Vous préchez donc le désespoir ?

L.A. C'est tout le contraire. Mais je pense qu'il est nécessaire de mettre le doigt sur une forme de défaite. En art, c'est la même chose : on ne crée que pour prendre conscience que l'on s'est trompé, car le tableau est une question en résurgence infinie. Mais c'est en cela qu'il est plein d'espérance, parce qu'il nous montre que l'on n'a pas encore trouvé. Si nous avions trouvé, je crois que nous serions malheureux, parce que nous serions alors privés de vecteur de recherche, et donc d'espérer. L'espérance est la recherche ; ce n'est pas vouloir trouver mais continuer à chercher.

L'espérance est donc un moteur, une dynamique...

L.A. Oui, si on l'envisage comme une fracture, sans la relier à un concept. Pour moi, l'espérance est liée, de manière ontologique, au mouvement de la pensée. C'est à-dire à l'ouverture, au non-savoir. C'est miraculeux d'imaginer que nous devons désapprendre pour apprendre, sans fin. Que pour avancer, nous devons fracturer ce que nous savons et le réapprendre autrement. C'est comme un vase qu'il suffit de changer de place pour qu'on le voie. Tant qu'il était sur son socle, on avait si bien assimilé sa présence qu'on ne le voyait plus. En le déplaçant, on réactive la conscience que l'on a de son existence.

Pour la Chapelle expiatoire, que prévoyez-vous ?

L.A. Des œuvres en lien avec l'histoire, mais pas seulement. Pour la crypte, j'ai réalisé des portraits séditieux de Marie-



Antoinette et de Louis XVI en pâte de cristal, ainsi qu'un cœur en cristal de baccarat, en rouge à l'or, un rouge puissant qui irradie dans la nuit. C'est une sorte de clin d'œil à la tradition de momifier les cœurs des rois. Pour le cœur de la chapelle, j'ai peint un grand tableau qui s'intitule *Ne me consolez pas*. On y voit deux énormes mains, étranges, mystiques, peintes à l'huile irisée bleue. Elles soutiennent un corps qu'on dépose ; il s'agit de la descente de croix du Christ. Là encore, nous voici face à la question de l'espérance/désespérance. Comme le soleil vient après la pluie, l'espérance naît toujours d'une douleur. Souvenons-nous de Job. Quand on arrive à la limite de la douleur, l'espoir est un concept de survie. La vie est plus forte que la souffrance. J'ai baptisé le tableau *Ne me consolez pas* parce que ce souffle de survie, il n'y a que soi-même qui puisse le porter. La survie est un phénomène presque animal, un instinct.

La chair blessée, à vif, est un thème récurrent de votre œuvre...

L.A. Oui, mais sans morbidité. La morbidité est une perversité, une complaisance malade vis-à-vis de la souffrance. Moi, je parle de la souffrance pour échapper à la souffrance. Je ne parle de la mort que pour parler de la vie. Je me situe donc à l'antipode de la morbidité. Mais on ne prend conscience d'être vivant qu'en prenant d'abord conscience d'être mortel. On ne sculpte l'instant qu'à partir du moment où l'on prend conscience de ce que la vie, c'est maintenant. Chaque seconde doit alors être vécue avec intensité et avec, pour moi en tant qu'artiste, l'exigence de communiquer, en toute humilité. C'est-à-dire de donner de l'amour. C'est là la vie. En tout cas, c'est là qu'elle se joue.

Souvent exposé dans des églises, votre travail est parfois désigné comme art sacré. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

L.A. Je suis fascinée par toutes les religions mais je ne suis attachée à aucune. Ce qui me fascine, c'est la dualité qu'elles entretiennent entre souffrance et espérance, et l'empathie qu'elles génèrent. Elles sont des asiles pour reprendre pied ; comme des îles au milieu de l'ouragan : quand l'humanité est dans la tourmente,

LES RACINES EN LUMIÈRE (ci-contre).
ÉCLAT DE RIRE (ci-dessous).



ALEX BLANCHET

À VOIR

Lydie Arickx à la Conciergerie, (performance), Paris 1^{er}, du 9 septembre au 9 octobre, Tél. : 01 53 40 60 80, www.paris-conciergerie.fr

Lydie Arickx à la Chapelle expiatoire (installation), Paris VIII^e, du 30 septembre au 6 novembre, Tél. : 01 42 65 35 80 www.chapelle-expiatoire-paris.fr

Pour la Nuit blanche, ouverture des deux monuments : le 1^{er} octobre, jusqu'à minuit.

À LIRE

Lydie Arickx, Oublier qu'on peint, reproductions d'œuvres et de textes, éditions Gourcuff Gradenigo, 49 €.

le religieux est un vecteur pour ne pas sombrer. En même temps, comment expliquer, et c'est tout le propos d'aujourd'hui, que ce qui doit mener les hommes et les peuples à la spiritualité, c'est-à-dire à l'élévation, à une conscience de l'autre et une purification, finalement mène à la guerre.

Et la spiritualité dans tout ça ?

L.A. La spiritualité ne touche que chacun pour lui-même. J'aime travailler dans des lieux de culte car ce sont des temples de recueillement, de méditation. C'est pour



moi le moyen de retrouver la paix, et de me pencher vers l'autre, de voir l'humanité et d'avoir de l'empathie.

À chaque fois que l'on donne quelque chose de soi – et en art, on ouvre toutes les portes de soi – il n'y a aucune protection possible. On fait circuler l'air, on est dans un mouvement d'adhérence à la vie. Et c'est vers cela que chacun doit aller, sans qu'il soit pour cela nécessaire de se retirer dans un monastère en haut de l'Himalaya. Tout le monde peut, où qu'il soit, mener sa quête de distanciation. Rassembler toutes les forces possibles, l'énergie maximale pour penser, méditer, agir, rire, chanter, jouir, manger, courir, exploser mais, aussi souffrir de la souffrance de l'autre, pleurer, être dans l'empathie. Vivre dans l'instant. ♡

INTERVIEW/ ISABELLE FRANCO